

Didier Daeninckx

**LE BANQUET  
DES AFFAMÉS**

roman  
Gallimard

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

RACONTEUR D'HISTOIRES, *nouvelles* (« Folio », n° 4112). Prix Sandro Onofri de la ville de Rome 2005.

CEINTURE ROUGE précédé de CORVÉE DE BOIS. Textes extraits de *Raconteur d'histoires* (« Folio 2 € », n° 4146).

ITINÉRAIRE D'UN SALAUD ORDINAIRE (« Folio », n° 4603).

CAMARADES DE CLASSE (« Folio », n° 4982).

PETIT ÉLOGE DES FAITS DIVERS (« Folio 2 € », n° 4788).

GALADIO (« Folio », n° 5280).

MÉMOIRE NOIRE (« Folio policier », n° 594).

*Dans la collection « Série Noire »*

MEURTRES POUR MÉMOIRE, *n° 1945* (« Folio policier », n° 15). Grand prix de la Littérature Policière 1984 — Prix Paul Vaillant-Couturier 1984.

LE GÉANT INACHEVÉ, *n° 1956* (« Folio policier » n° 71). Prix 813 du Roman Noir 1983.

LE DER DES DERS, *n° 1986* (« Folio policier », n° 59).

MÉTROPOLICE, *n° 2009* (« Folio policier », n° 86).

LE BOURREAU ET SON DOUBLE, *n° 2061* (« Folio policier », n° 42).

LUMIÈRE NOIRE, *n° 2109* (« Folio policier », n° 65).

12, RUE MECKERT, *n° 2621* (« Folio policier », n° 299).

JE TUE IL..., *n° 2694* (« Folio policier », n° 403).

*Dans « Page Blanche » et « Frontières »*

À LOUER SANS COMMISSION.

LA COULEUR DU NOIR.

*Dans « La Bibliothèque Gallimard »*

TROIS NOUVELLES NOIRES, avec Jean-Bernard Pouy et Chantal Pelletier, *lecture accompagnée par Françoise Spiess*, n° 194.

MEURTRES POUR MÉMOIRE. *Dossier pédagogique par Marianne Genzling*, n° 35.

*Suite des œuvres de Didier Daeninckx en fin de volume*

# LE BANQUET DES AFFAMÉS



DIDIER DAENINCKX

LE BANQUET  
DES AFFAMÉS

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Liberté, égalité, fraternité,  
C'est beau comme devise  
Dommage que ce soit platonique.

MAXIME LISBONNE



## PROLOGUE

Au moment de prendre congé, si je me tourne vers le passé, je suis incapable de choisir, dans ce roman qu'a été ma vie, le chapitre que je placerais en tête du volume. Je ne retrancherais rien de ce que j'ai vécu ni de ce qu'on m'a fait subir. Non. Je suis la somme de tous ceux dont j'ai, à distance, l'impression d'avoir endossé le costume. Je me reconnais en tous. Novice sur le pont noir de *La Belle Poule*, zouave d'opérette devant Sébastopol, soldat bafoué en Algérie, comédien et pourquoi pas saltimbanque, fossoyeur de l'empire, colonel des Turcos de la Commune, compagnon de Louise Michel et metteur en scène de ses œuvres, laissé pour mort sur la barricade du Château-d'Eau, estropié sans pension, condamné à mort, déporté en Calédonie, inventeur du théâtre déshabillé, directeur des Bouffes-du-Nord, gargarier, fondateur de journaux, orateur, dresseur de lions édentés, prétendant à la députation, buraliste en désespoir de cause, mari fidèle et père aimant. Les forces commencent à me manquer, mais si, au lieu de m'effacer, le destin avait le goût de nous jouer un bon

tour, je ne réclame de vous mes frères qu'une petite place derrière la première barricade que vous élèverez pour défendre la République, je ne réclame que la gloire de mourir en combattant pour elle.

MAXIME LISBONNE

## CHAPITRE PREMIER

### *Je reconnais la bohème*

Quand le tribunal militaire m'a condamné à mort pour la première fois, je me suis dit que c'était là le lot des vaincus. La deuxième condamnation à la peine capitale est intervenue alors qu'un chirurgien m'annonçait qu'il allait certainement sauver ma jambe qu'un éclat d'obus avait déchiquetée sur la barricade de la place du Château-d'Eau. Il me serait donc possible de me tenir debout devant le peloton d'exécution. Il va sans dire que cette attention m'est allée droit au cœur. Mais à l'énoncé de la troisième décision me vouant au poteau, j'ai trouvé cela injuste et j'ai pris la plume. Je suis depuis longtemps un ennemi irréductible de ceux-là mêmes qui veulent m'ôter la vie, et je comprends leur impatience à se défaire d'un adversaire aussi déterminé. Je leur demande simplement de le faire dans l'honneur en s'appuyant sur la réalité de mes actes, de mes déclarations. Ils ne manquent, ni les uns ni les autres, pour m'accabler. Au lieu de ça, on me presse d'accepter ce contre quoi mon existence s'est toujours dressée : le mensonge. Car il n'y a que cela, le

mensonge, qui justifie les trois fusillades auxquelles on me destine.

Le capitaine Charrière, commissaire du gouvernement auprès du 6<sup>e</sup> conseil de guerre, a résumé ma vie d'une formule : « Bohème, mauvais soldat, criminel vulgaire, incendiaire et assassin. » Je reconnais la bohème. J'ai toujours eu le goût des chemins sans ornières, celui du vent dans les cheveux que je porte longs. Le reste, je le réfute.

Mauvais soldat ? Je n'avais pas seize ans quand je me suis engagé comme novice dans la marine de l'empereur Napoléon III dont les troupes assiégeaient Sébastopol. Mon rôle aurait dû se borner à charrier le ravitaillement en vivres et en munitions sur les quais des ports de la mer Noire. C'était sans compter sur la maladie dont les Russes s'étaient fait une alliée. Pour un des nôtres qui tombait au combat sous leurs balles, neuf autres se couchaient à jamais, terrassés par le choléra. Il en était de même dans les régiments anglais, chez les highlanders, et parmi les bachi-bouzouks, ces irréguliers venus de Constantinople, d'Anatolie à l'appel de l'empereur de France et de la reine d'Angleterre. Les tranchées qui enserraient la place forte étant dangereusement dégarnies, on eut l'idée de recruter des marins en attendant les renforts acheminés d'Europe. Nous avons quitté *La Belle Poule*, un navire équipé de voiles noires depuis qu'il avait ramené en France la dépouille de Napoléon Bonaparte, pour nous enfoncer dans la terre gelée que les boulets labouraient à grande-peine. La neige avait recouvert les centaines de cadavres qui jonchaient la plaine et, quand le sommeil me tendait

une embuscade, j'avais l'impression de voir, à l'infini, des vagues que le froid avait figées alors qu'elles se lançaient à l'assaut d'une muraille redoutable. Je vous rassure, on ne m'a pas tout de suite tendu un fusil. Dans un premier temps, j'étais soldat sans arme. Il se passait quelquefois des jours entre deux escarmouches, des semaines entre deux engagements, des mois entre deux batailles. Pendant les temps morts, il fallait occuper la troupe. On m'a affecté au Théâtre Zouave, et c'est là, aux armées, qu'est née ma véritable vocation. Ou plutôt que je m'en suis donné l'autorisation. Se croyant hors de portée des canons russes, le génie avait édifié une véritable ville à quelques centaines de mètres des tranchées pour abriter ces milliers de travailleurs, d'artisans, qui pourvoient à la vie ordinaire des régiments en campagne. Magasins de denrées, poudrières, armureries, écuries, stocks de harnachements, ateliers de réparation des fusils, cordonneries, échoppes de tailleurs, boucheries, cuisines gargantuesques, débits de vins et de liqueurs, villages de tentes pour les soins aux blessés, chapelle pour l'âme des trépassés. Le Théâtre Zouave se résumait à une façade en bois, étayée à l'arrière, sur laquelle on avait peint de lourds rideaux de velours rouge. Les comédiens apparaissaient par une porte ménagée au bas du trompe-l'œil, devant une sorte d'amphithéâtre dont les gradins avaient été creusés dans la terre. Mon premier rôle n'était pas que de composition : c'était celui d'un soldat français dans *Les Cosaques*, une pièce à la mode de Paris signée Cabot et Jallais. J'y donnais la réplique à un grenadier déguisé en Louise qui se lamentait sur le sort qui lui était promis :

*Quel désespoir !  
Être la femme d'un Cosaque  
Quel désespoir !  
J'en pleure du matin au soir.*

Lors de la trente-deuxième représentation, alors qu'avec ma compagne factice nous chantions en sourdine sur l'air de *Garde à vous* :

*Taisons-nous, Taisons-nous,  
La patrouille s'avance,  
Le Cosaque en démente  
Pourrait tirer sur nous  
Taisons-nous, Taisons-nous,*

les obus se sont mis à siffler. Contrairement à toute attente, plusieurs projectiles ont déchiré les flancs des mamelons qui nous entouraient. Un autre plus précis a décimé le dernier rang des spectateurs. Le fracas des explosions roulait encore qu'une rumeur formidable s'est élevée en direction de la baie, derrière la colline surmontée par le bastion du Mât. Les silhouettes de centaines de cavaliers, sabre au clair, se sont découpées sur le bleu du ciel. Figé dans mon costume d'opérette, les doigts crispés sur mon arme de pacotille, je n'entendais plus que le martèlement des sabots sur le sol durci. Près de moi, empêtré dans ses jupons, le grenadier qui jouait Louise n'a pu éviter le coup d'un cosaque qui n'était pas de théâtre. Le sang a giclé de sa gorge tranchée. J'ai bien failli subir un sort identique, mais la monture de

mon tueur s'est cabrée, effarouchée par le souffle né de l'effondrement soudain de la façade du Théâtre Zouave. J'en profitai pour me saisir de la pique d'un lancier mort grâce à laquelle je tins à distance un ennemi qui s'apprêtait à tailler en pièces le faux comte Manzaroff avec qui, un quart d'heure plus tôt, nous échangeions des sarcasmes appris par cœur.

Le lendemain je faisais partie des braves que le général Canrobert fit monter à la batterie de Lancastre et à qui, avant de les convier à partager son repas, il fit servir du champagne pour saluer leur mépris du danger. Mauvais soldat? Si tel avait été le cas, aurait-on porté ma solde journalière de quarante à soixante centimes? M'aurait-on accepté quand je me présentai, quelque temps plus tard, pour signer un engagement de sept ans? L'éclat de mes médailles a-t-il terni à ce point qu'elles se confondent avec la nuit? On m'a décoré pour m'être distingué au cours de la campagne menée en Italie par Napoléon III. Ne se souvient-on déjà plus qu'il a fallu verser son sang pour conquérir la Savoie et rattacher Nice à la France?

Je portais la distinction en Syrie où nous protégeions les chrétiens d'Orient de la vengeance des Druzes. Je dois pourtant avouer que ma promotion au grade de zouave de première classe n'a pas eu l'avenir que mes supérieurs espéraient. L'un d'eux, justement, avait fini par comprendre que mon nom, Lisbonne, entretenait quelque rapport avec la capitale portugaise. Il avait certainement relu le décret de Napoléon I<sup>er</sup> interdisant aux Juifs étrangers de porter le nom d'une ville sur leur état civil. Pour lui, toute l'histoire de mes ancêtres tenait en

ce mot « Juif » qu'il déclinait en aboyant dès qu'il me voyait. Des semaines entières j'ai pris sur moi, maîtrisant mes traits pour ne pas qu'affleure le moindre sourire, la plus petite trace de défi. Que pouvait-il savoir du refus des miens d'abjurer leur croyance, de l'obligation dans laquelle on les avait mis d'abandonner leur nom, de partir en exode avec pour tout bagage la nostalgie de la ville qui les expulsait. Lisbonne ? Lisbonne, un souvenir bientôt quatre fois centenaire qu'évoquent les pierres tombales du cimetière de Carpentras, dans le Comtat Venaissin, où ils trouvèrent refuge. Que pouvait-il savoir, ce rustre, de l'affront que la France impériale avait fait à mon père, l'obligeant à renoncer à son prénom Jacob pour celui d'Auguste ?

Un matin qu'il me servait du « youpin » alors que je venais de remplir mon quart, le café brûlant lui a sauté au visage. C'est bien sûr l'injurié que l'on a mis aux fers. J'ai vécu deux mois reclus dans un fort militaire sur les hauteurs de Beyrouth, avant que l'on ne me transfère dans les cales d'un navire qui faisait voile vers l'Afrique où j'allais être versé à la 1<sup>re</sup> compagnie des fusiliers de discipline. Rien n'avait changé depuis des siècles. Celui qui me persécutait avait l'autorité à sa disposition et, bien qu'il l'ignorât certainement, de bons esprits comme monsieur de Voltaire, lui qui écrivait à notre propos : « Vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis longtemps la plus indigne avarice à la plus détestable superstition et à la plus horrible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et les enrichissent. Il ne faut pourtant pas les brûler. »

Par-delà les générations, d'autres ancêtres portugais

dispersés à Bordeaux avaient eu l'amabilité de me mettre en garde quand ils avaient rétorqué au philosophe : « Ce n'est pas tout de ne pas brûler les gens : on brûle avec la plume ; et ce feu est d'autant plus cruel, que son effet passe aux générations futures. » Dans la cage grinçante qui voguait vers Alger, je pensais surtout à Elisa que je n'avais que furtivement serrée contre moi, et à mon fils Félix né de nos caresses. Nous nous étions rencontrés dans des conditions singulières, et le simple fait qu'elle acceptât de me revoir après ce premier épisode montrait assez la force d'un amour exposé depuis à de bien pires avanies. Libéré de mon premier engagement dans la marine, j'ai traîné près de dix-huit mois ma misère et mon ennui dans les rues de Paris. En désespoir de cause, j'ai signé un engagement pour sept ans au 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. Ma fiche d'immatriculation qui porte le numéro 2078 me décrit ainsi : un mètre soixante, visage ovale, front bas, yeux bruns, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, cheveux et sourcils blonds. À plusieurs reprises j'ai tenté ma chance dans les salles de spectacle, mais mes exploits devant Sébastopol ne faisaient pas vibrer la fibre artistique des directeurs, des metteurs en scène. J'ai remué des décors aux Arts, un café-concert du boulevard du Temple spécialisé dans le géant. Surnommé le Colosse des Alpes, un spécimen de plus de deux mètres tordait des clous de charpentier, des fers à cheval entre les numéros musicaux. Il était accompagné par Tom Pouce et Colibri, deux nains qui, pour quelques sous, allaient se jucher sur ses épaules. On se lasse vite de ce genre de pantomimes. Ma mère m'a bien trouvé

quelques engagements dans les salles où elle livrait ses costumes. De la figuration, quelques silhouettes de valet, de hallebardier ou de soldat de la garde. J'ai ouvert la bouche au Théâtre Impérial que dirigeait monsieur Huet. Pour dix lignes à dire, je recevais deux francs cinquante que je dépensais sans en dire beaucoup plus dans les bras des filles de l'hôtel de la Tour. Pas très glorieux.

Comme on me refusait la scène, la vraie, j'ai décidé de faire de ma vie un théâtre. Au cours de mes pérégrinations, j'avais fait la connaissance de Vellèda Cuenca. Son instrument de travail, une authentique boule de cristal, passait le plus clair de son temps au chômage, sous un carré de velours noir. En avril 1856, un écho publié dans l'édition dominicale du *Figaro* changea la donne. Un rédacteur anonyme relatait l'attentat dont avait été victime le chef d'orchestre des Concerts des Ternes. Alors qu'il dirigeait l'ouverture de *Tendre désir est toujours de saison*, un énergumène l'avait pris pour cible, déchargeant son revolver sur sa silhouette gesticulante. Aucune balle heureusement ne l'avait atteint, et les pompiers de service s'étaient jetés sur le tireur malchanceux. Conduit au commissariat du quartier, il avait aussitôt avoué. L'après-midi même, il était allé consulter une voyante, Vellèda Cuenca, qui avait confirmé les soupçons qu'il nourrissait depuis des mois. Son épouse lui était infidèle. Pressée de questions, la voyante avait mis sa boule à la question. L'interprétation du cristal indiquait que l'homme à qui il devait son infortune se rendait chaque soir aux Concerts des Ternes. Il faisait de grands gestes et ne montrait à l'assistance que l'étendue de son dos.

— Je me suis morfondu toute la journée. Le soir venu, je suis allé aux Ternes. Le seul qui correspondait à la description, c'était lui. Je l'ai vu gesticuler, la rage m'a submergé, j'ai vidé le magasin de l'arme en fermant les yeux.

L'article précisait que le chef d'orchestre avait reconnu les relations coupables qu'il entretenait avec la femme de son rival maladroit, mais que, n'ayant d'autre dommage à déplorer qu'un concert interrompu, il ne porterait pas plainte. Une heure après la parution du *Figaro*, on faisait la queue devant la porte de Vellèda. La recette de la première journée fut engloutie par le repas de fête qu'elle m'offrit ainsi qu'à l'ami comédien que j'avais embauché pour jouer le rôle du tueur et au chef d'orchestre des Concerts des Ternes dont la popularité s'était, elle aussi, considérablement renforcée. La police, dans sa précipitation, ne s'était pas même aperçue que les balles étaient à blanc comme celles que l'on garde dans les coulisses. J'aurais pu continuer dans cette voie, mais une rencontre a décidé de mon existence : le lendemain, une jeune modiste se présenta pour prendre les mesures de l'amie voyante qui avait hâte de rajeunir sa garde-robe. Éliisa... Nos regards se croisèrent et ce fut comme si nous découvrions chacun que le vide qui bornait nos existences pouvait être comblé.

## CHAPITRE 2

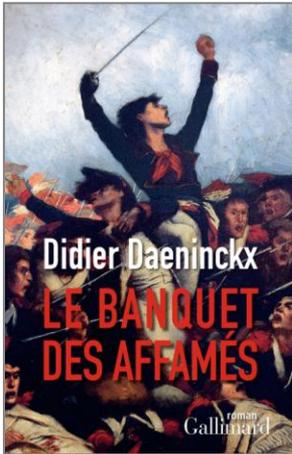
### *Les cimetières sucrés*

À peine le bateau avait-il accosté dans le port d'Alger que l'on me jetait dans une voiture tirée par deux chevaux nerveux. D'autres condamnés par la justice à galons me rejoignirent. Après trois jours d'un voyage éprouvant, j'arrivai dans un camp disciplinaire près de Tiaret, une enceinte que ses fortifications protégeaient d'une armée infinie de rochers, de cailloux, de broussailles desséchées. Je retrouvai dans ce lieu la pire engeance du pavé parisien, des individus dont le plus innocent s'était abstenu de s'attaquer à ses parents, sa femme ou ses enfants, et n'avait répandu que le sang auquel ne le rattachait aucun lien. Je compris bien vite que c'était un déversoir. La capitale se délestait ici de ses démons. Pour la plus grande gloire de l'empereur, on leur apprenait à pratiquer dans l'ordre tout ce pourquoi on les pourchassait de Mouffetard à Belleville. Le capitaine qui régnait sur cette horde s'appelait Chabras, et ne valait guère mieux. Il s'était illustré en pacifiant une grande partie du massif voisin de l'Ouarsenis avec des troupes de cette qualité. On racontait qu'il

*Composition CMB Graphic.  
Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 20 avril 2012.  
Dépôt légal : avril 2012.  
Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-07-013787-9/ Imprimé en France.

**243085**



# Le Banquet des Affamés Didier Daeninckx

Cette édition électronique du livre  
*Le Banquet des Affamés* de Didier Daeninckx  
a été réalisée le 26 avril 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070137879 - Numéro d'édition : 243085).

Code Sodis : N52733 - ISBN : 9782072471254  
Numéro d'édition : 243087.